

LE PREMIER MÉTRO

IVANE PAWLIEZ

Éditions ThoT
Roman

Curieuse de tout, bouillonnante d'idées et d'envies, Ivane Pawliez ne se lasse pas d'arpenter Paris, la ville des Lumières, qui la fascine depuis toujours, et dont elle connaît les moindres recoins. L'observation des personnes qu'elle croise, de leurs gestes infimes, regards dissimulés ou brefs éclats de rire, lui a inspiré l'écriture de son roman *Le premier métro*.

*À mes parents,
À Harold,
Pour Iris et Edgar.*

*Paris sera toujours une fête.
In Memoriam 13 novembre 2015.*

DANS TROIS MOIS ET VINGT ET UN JOURS, une page se tournera. Doucement, irrémédiablement. Lucien attend avec fébrilité et exaltation le 28 juin prochain. Après trente-six années à conduire les rames de la ligne 2, de la station Porte-Dauphine à la station Nation, puis de la station Nation à la station Porte-Dauphine, il aura mérité une retraite paisible et un repos salvateur.

Son histoire d'amour avec ces quelques tonnes d'acier aura duré plus longtemps qu'avec son épouse. Pour l'instant, se raisonne-t-il. Comment peut-il expliquer cette dose immense d'affection, cet attachement presque viscéral à ces carcasses sans voix, enlaidies régulièrement de graffitis sans âme ? Mais c'est que toute l'histoire de Paris se trouve résumée, bousculée, chahutée, dans ces douze kilomètres de rails. Mieux qu'un livre d'histoire, la ligne 2 du métro parisien emporte son passager dans un flot inédit de souvenirs, d'anecdotes, de grandes histoires et de petites aventures. Et s'il a toujours exigé – la seule exigence de toute une vie – de ne conduire durant ces trente-six années d'autres lignes que

la seconde, c'est parce que Lucien s'est un jour mis dans la tête qu'il était de son devoir de partager sa connaissance de l'histoire de Paris avec les quatre-vingt-douze millions de passagers qui l'empruntent chaque année.

Longtemps, Lucien est passé aux yeux de ses collègues pour un original, dans le meilleur des cas, pour un type un peu fêlé, la plupart du temps. Déjà, en 1975, lorsqu'il est directeur des ressources humaines de la RATP, la Régie autonome des transports parisiens, l'interrogeant sur ses motivations à rejoindre l'entreprise, il avait répondu qu'il voulait faire se rencontrer Victor Hugo et Jean Jaurès dans un face-à-face historique, celui-là l'avait regardé avec d'étranges yeux et un vilain air de méfiance, se demandant même s'il n'aurait pas manqué à ce frêle et inoffensif Lucien Toussaint quelques cases. Il est vrai qu'il ne doit pas exister à travers le monde deux conducteurs aussi érudits et passionnés que lui. Il est d'une espèce rare et précieuse, difficile à classer, mais fascinante, comme les papillons aux ailes turquoises, qui scintillent de mille feux, majestueux, altiers, prisonniers sous des cadres de verre.

Alors, chaque jour, Lucien fait connaître de grandes épopées ou de petites anecdotes aux voyageurs de passage, comme aux Parisiens de la souche la plus pure. Depuis ses débuts en 1975, il a pris le temps de mettre en place une organisation parfaitement cadencée de ses petits cours d'histoire. Au début, il ne pouvait s'arrêter de parler. Son enthousiasme débordant ne laissait pas une minute de répit

à son auditoire impromptu. Évidemment, se disait Lucien, comment ne pas être survolté par la sensation de plonger en accéléré dans l'histoire de Paris ? Comment ne pas être fier de parcourir treize fois par jour le voyage fantastique de Stalingrad à Rome ? Comment ne pas être ému aux larmes en repensant au courage de son grand-père se cachant dans le maquis de l'Ain, pour résister aux forces miliciennes, avant de s'envoler vers Londres et devenir un des hommes de confiance de Charles de Gaulle ?

Mais Lucien a rapidement compris, malgré sa déception, qu'à trop harceler de paroles les voyageurs, il prenait bien plutôt le risque de les énerver. Et s'il y a bien une chose dont Lucien a horreur, c'est l'énervement. Alors ses leçons d'histoire ont gagné en rigueur et en fluidité. Plus question désormais de chercher à raconter une anecdote brève sur chacune des stations traversées. Plus question non plus de répéter en boucle une information dérisoire qu'un voyageur forcément pressé aurait aussitôt oubliée. Après presque une année de tentatives et d'hésitations, il a trouvé la bonne formule, celle qui satisfait son désir de transmettre sa passion, et qui n'attire plus les commentaires désobligeants de ses collègues, la méfiance de sa hiérarchie ou la fougue des Parisiens exaspérés.

Chaque jour, donc, une station est mise à l'honneur. À raison de vingt-cinq stations, et de vingt et un jours de travail mensuel, le passager de la ligne 2 n'aura donc jamais plus d'une fois la même anecdote à écouter chaque mois.

Lucien procède de façon extrêmement méthodique. Le 13 février 1976, il a donc commencé par une leçon de vie sur la station Porte-Dauphine. Cette leçon durait environ douze minutes, et il avait décidé de ne la répéter qu'à chaque fois qu'il partirait de ce point précis. Si l'on compte environ quarante-cinq minutes pour relier Porte-Dauphine à Nation, à peine un quart du temps de trajet total était animé par le discours de Lucien. Et seulement les voyageurs des stations Porte-Dauphine, Victor-Hugo, Charles-de-Gaulle-Étoile, Ternes et Courcelles avaient la chance de pouvoir écouter son discours. Le lendemain, alors, c'était ceux des stations Victor-Hugo, Charles-de-Gaulle-Étoile, Ternes, Courcelles et Monceau qui pouvaient apprendre comment Victor Hugo avait fleuri jusqu'à sa mort la tombe de sa fille Léopoldine. De fleurs et de poèmes.

Lucien avait récité, la voix à la fois forte et vacillante, son poème préféré *Demain, dès l'aube*. Il l'avait récité avec le même ton, avec les mêmes intonations que son instituteur l'avait fait, quelques jours après la rentrée, il y avait presque cinquante ans. À jamais il se souviendrait de son émotion d'alors, aussi puissante que sa surprise fut grande lorsqu'il comprit que le charmant bouquet de houx vert et de bruyère en fleur n'était non pas destiné à ravir le cœur d'une amoureuse jeune fille, mais à fleurir la pierre trop dure et trop froide de la tombe de Léopoldine, la fille chérie du génie. Désormais, connaissant les raisons du voyage matinal et enfiévré, il n'aurait plus jamais le même regard sur ces vers

célèbres. La vie est ainsi faite, la connaissance des choses en modifie irrémédiablement la perception. Depuis, Lucien cherche à partager avec frénésie son émotion de la première fois, de la découverte pure, comme pour la prolonger, un peu, et la revivre, peut-être.

HADRIEN SE SOUVIENDRA LONGTEMPS de la première fois où son regard a croisé celui de Blanche. Ou plutôt, de la première fois où son regard n'a pas croisé celui de Blanche. C'était une matinée triste de novembre. Le premier métro d'une semaine d'automne un peu lugubre, fade.

Quelle impression étrange ce fut, ce jour-là, de constater que sous le poids grandissant de son regard insistant, presque malgré lui, la jeune fille frêle ne vacillait pas, qu'elle ne ressentait visiblement pas même un gramme de ce regard sur son visage, sur ses lèvres, sur son cou, sur ses seins. On aurait dit une délicate poupée de porcelaine. Précieuse et insaisissable, trop ressemblante à une fée pour être bien réelle.

Mais déjà son pouvoir magique agissait ; elle avait jeté à Hadrien un sortilège divin qu'il accueillait avec frénésie. C'était il y a quatre mois et sept jours. Et depuis quatre mois et sept jours, il n'avait cessé d'emprunter les couloirs de la station Blanche, chaque matin, à la même heure, 8 h 45, en espérant, le cœur battant plus fort même que la

pluie de ce jour de novembre vénéré, que Blanche irradierait de sa présence la morne torpeur de la rame de métro.

Pendant treize jours, pourtant, pas le moindre signe d'elle. L'esprit vagabond, et les yeux cernés par les nuits blanches passées à rêver à celle dont le prénom qu'il lui avait imaginé donnait un sens à ces quelques heures nocturnes. Blanche. Hadrien douta même un instant de sa lucidité, ce lundi béni. Mais il ne pouvait avoir imaginé ce regard insondable, ces lèvres fines et plus précieuses qu'un rubis, ce cou vaniteux et fragile, ces seins indomptés et ravageurs. Il ne pouvait avoir rêvé cette apparition aussi surnaturelle qu'irrésistible. Elle lui était apparue, simplement. Et il était tombé amoureux, tout simplement.

Puis, après treize jours d'attente fidèle et remplis d'espérance, elle était réapparue, aussi insoupçonnablement que la première fois. Le regard peut-être un peu moins flou, les lèvres toujours aussi précieuses, le cou fier et gracile, les seins à peine perceptibles sous ce manteau gris anthracite à col officier.

Hadrien n'osait y croire. Non qu'il ait perdu, pendant ces treize jours, la moindre once d'espoir de revoir son apparition adorée. Non qu'il ait cessé de vénérer la magie d'une rencontre qui n'en était pas réellement une. Qu'il ait cherché à dompter un sommeil qui refusait de lui rendre visite, dans son minuscule appartement, sous les toits d'un immeuble décrépi de Belleville.

Il n'osait y croire, effectivement, car, ce vendredi matin, Blanche avait croisé son regard. Oh, rien de bien singulier,

rien qui n'aurait dû déclencher, en des circonstances normales, un tel afflux de sang tout près de ses tempes. Sans doute, Blanche n'avait pas même soupçonné l'émotion qui, brutalement, avait fait vaciller les jambes d'Hadrien ; la vague d'euphorie qui lui avait donné envie de hurler, ou de pleurer, ou bien les deux à la fois. Bien sûr, comment deviner une telle réaction absolument disproportionnée face à une parole tout à fait impersonnelle. « Excusez-moi » : deux mots anodins, presque aseptisés, adressés avec une politesse presque mécanique au passager sur les pieds de qui l'on vient de marcher.

Il n'en fallut pourtant pas plus à Hadrien pour illuminer sa journée. En un instant sa fatigue s'évanouit, sa morosité s'évada. Et il put alors, durant les trois stations de ce trajet tant espéré aux côtés de cette fée délicate, élaborer des plans d'amour, des plans sur la comète, des plans sur Mars et Jupiter.

Son esprit vagabonda plus rapidement encore que le métro qui l'emportait aux côtés de son amoureuse insoupçonnable. Il se mit à rêver de baisers enfiévrés dans une loge d'opéra à Vienne, de melons choisis à deux sur un marché de Provence, en arrachant le pédoncule dans un grand éclat de rire, de jeux nocturnes aussi enfantins qu'exaltants, consistant à citer, à tour de rôle, le nom de personnages célèbres dont le nom commence par une lettre donnée. Il se mit à rêver aux doux gages qu'il imposerait à la charmante perdante. Hadrien s'imagina le long des falaises d'Étretat, la

main dans celle de Blanche, leurs quatre jambes dans le vide. Il imagina lui faire l'amour, aussi délicatement qu'un souffle de printemps, allongés fébrilement dans un grand champ de mimosas. Il imagina, durant les quelques minutes de ce voyage qui n'aurait jamais dû s'achever, mille et une choses qui rendent la vie si précieuse et lui donnent cet indéfinissable goût de soleil et d'espoir.

Il rêvait à cette vie de douces merveilles et de tendres réjouissances, cette vie qui lui semblait à portée de main, à quelques centimètres à peine, quand, à la station Villiers, Blanche descendit de la rame. Sans le regarder. Sans s'excuser.